

folklore

REVUE TRIMESTRIELLE

ÉTÉ 1948

52

REVUE FOLKLORE

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Directeur du Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire :

René NELLI

Directeur du Musée des Beaux-Arts
de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale
de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne
Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant au

Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

“Folklore”

Revue trimestrielle publiée par le Centre
de Documentation et le Musée Audois
des Arts et Traditions populaires

Fondateur le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

Tome VII

11^{me} Année — N° 3

AUTOMNE 1948

Folklore (11^{me} année - n° 3)

Automne 1948

SOMMAIRE

D^r HERBER

Le folklore de la mer, dans l'Hérault

René NELLI

*La faucille "à dents de scie"
en Languedoc et dans le Comté de Foix*

Adelin MOULIS

L'Ulhart (conte populaire)

Joë BOUSQUET

D^r HERBER

Les livres

Maurice NOGUÉ

Bibliographie du Folklore Audois

Le folklore de la mer

(dans l'Hérault)

Le folklore de la mer n'est pas riche dans le département de l'Hérault, et cela n'est pas surprenant. On ne voit plus à Agde, les voiliers qui allaient jusqu'aux Indes et, de Sète, ont disparu les armateurs qui commerçaient avec Buenos-Ayres et Montevideo. Le proverbe : « Femmes de marins, femmes de chagrin » est tout ce qui reste de ces temps révolus.

Les marins d'aujourd'hui sont, à peu près tous, des pêcheurs. ils sortent au lever du jour et rentrent à la tombée de la nuit ; ils ne connaissent pas les contes du coin du feu. A peine peut-on leur attribuer quelques galéjades qu'ils disent au café et dont les habitants de Bouzigues font souvent les frais...

Ils interrogent le ciel ainsi que les marins de tous les pays, mais leur expérience ne leur a suggéré que peu de dictons :

Magistrau de nioch, passa pas lou pioch ;

Quand San Cla se bei pas, es la ploja qu'arriba ;

Vent larg, es pas bon à la terra ni au larg ;

Vent grec, ploja au bec ;

Mar clara, mountagna escura, ploja segura.

La pêche inspire quelquefois ces pêcheurs : ils disent :

Année de pluie, année de coquillages,

qu'ils traduisent parfois ainsi :

Chaque grain de pluie vaut un arceli (clovisse).

Ils disent également : hiver de pluie, été de poisson bleu.

Ils voient dans l'anatomie des poissons, des dessins qui nous nous échappent. Ils donnent au jol (1) le nom de « poisson royal » parce qu'il porte une fleur de lys sur la tête ; ils voient une Sainte Vierge dessinée sur la cervelle du merlan ; ils prétendent que les taches que les « Saint-Pierre » portent sur le dos, marquent l'endroit par où le Christ les saisit...

Quelques croyances ne reposent pas sur des faits d'observation. Alors qu'il nous paraît naturel que les bateaux de pêche ne sortent pas le jour de la Toussaint qui est fête chômée, les pêcheurs les laissent à quai de crainte de ramener dans leurs filets des ossements humains. Si le jour de la Saint Joseph, le vent soulève la houle et couvre la mer d'écume blanche, ils prétendent que « c'est la barbe de Saint Joseph » et restent au port. J'ignore l'origine de cette allégation et ne sais pas davan-

(1) Petit poisson du genre *Atherina*.

tage pourquoi le jour des Rameaux, ils disent en voyant le mou-
tonnement de l'eau : les Rameaux flottent.



Le folklore des pêcheurs présente surtout un caractère semi-religieux. Leur bateau, à sa naissance, c'est-à-dire dès son achèvement, est béni et, sur l'étrave, une croix remplace le bouquet de verdure que les maçons mettent au faite de la maison qu'ils viennent d'achever.

Faut-il attribuer à un fléchissement de la foi, la rareté des ex-votos, autrefois si commun dans les chapelles de la côte ? Il y a un proverbe espagnol qui est toujours vrai : « Quand il tonne, on invoque Sainte Barbe ». Nos marins qui se bornent à pêcher à proximité de la côte, échappent généralement à la tempête et n'ont guère à demander la protection du ciel. Aussi ne vont-ils plus à la chapelle de l'Agenouillade (Agde) ou à celle de Saint Clair (Sète) pour y déposer soit un tableau représentant un navire ballotté par la tempête, soit une réduction du bateau sur lequel ils ont failli périr.



Selon une antique coutume, les pêcheurs célébraient le 29 juin, la fête de Saint Pierre, leur patron.

Cette fête n'a plus le même éclat que naguère. Il y a même des villages où elle est oubliée. On en jugera par ce résumé de nos enquêtes.

Agde. — Les Agathois célébraient la Saint-Pierre le 29 juin, mais la fête commençait le 28. Accompagnés de musiciens, ils allaient donner une aubade aux autorités et aux jeunes filles, à qui ils offraient des bouquets. Cette cérémonie ne leur était d'ailleurs pas particulière ; elle était commune à toutes les corporations, mais tandis que les boulangers, par exemple, portaient des bouquets d'épis, les pêcheurs offraient tantôt des bouquets de fleurs naturelles, tantôt des bouquets dans les fleurs étaient faies avec des coquilles et qu'on appelait : bouquets de Saint Pierre.

Le 29, la fête était solennelle : un cortège se formait auquel assistaient les autorités civiles et militaires, le commissaire de la marine, les prudhommes coiffés de leur toque et vêtus de leur robe bleue, les gendarmes de la marine, etc... Ils se rendaient à l'église où ils assistaient à une grand-messe. Des femmes de pêcheurs qui se joignaient à eux apportaient des corbeilles de poissons « vivants ». Le prêtre les bénissait et les acceptait, dit-on, comme offrande ; on dit aussi qu'ils étaient destinés à un dîner officiel.

La messe achevée, le cortège se rendait sur les bords de l'Hérault, mais cette fois Saint Pierre venait avec eux, monté sur sa barque, portée par des jeunes gens, ornée de fleurs et de filets, comme les maisons devant lesquelles il allait passer. La foule suivait. Elle allait voir bénir les bateaux.

Cette cérémonie était suivie de réjouissances populaires.

Le fête a perdu, depuis 1939, son caractère spectaculaire et malgré le désir de bien des Agathois, elle se borne à une cérémonie religieuse.

Bouzigues. — La fête que l'on n'a jamais cessé de célébrer, a lieu, non pas le 29 juin, mais le dernier dimanche de ce mois. Elle débute par une messe solennelle. Les hommes s'y rendaient autrefois en habit et coiffés s'un chapeau haut de forme. Aujourd'hui ils se contentent des habits du dimanche. Le prêtre y bénit des petits pains, des *fougassettes* que les jeunes gens offrent aux jeunes filles. Autrefois, les marins allaient en procession après la messe jusqu'au port où avait lieu la bénédiction des bateaux.

Le soir, on dansait.

Le lundi, on faisait (et on continue à faire) un grand bûcher avec des vieilles corbeilles et des nacelles hors d'usage. Les hautbois jouaient et jeunes filles et jeunes gens dansaient autour de ce feu dont le symbolisme nous échappe.

La fête n'en était pas moins la fête des pêcheurs et si l'on apercevait un pêcheur sur l'étang, on le rappelait à son devoir et on le faisait rentrer au port.

A **Marseillan** il n'y a plus de fête Saint Pierre. On y disait autrefois une messe où l'on se rendait en cortège précédé du drapeau corporatif des pêcheurs.

A **Mèze.** — On a le souvenir que les jeunes filles passaient dans les maisons la veille de la Saint Pierre, les unes portant des corbeilles, pleines de brioches, dites *painotes de Saint Pierre*, les autres tendant un plateau « pour l'entretien de la Chapelle de Saint Pierre ». Le lendemain, on y entendait une messe, puis on allait en cortège voir bénir les bateaux.

Palavas est de fondation récente. Le 29 juin n'y est marqué par aucune cérémonie. Il n'en serait sans doute pas ainsi si l'église avait été construite avant que disparaissent les corporations de pêcheurs. La popularité de Saint Roch, qui est quelque peu l'enfant du pays, lui a valu de prendre la place qui revenait à celui qui fut dans la hiérarchie chrétienne, le premier des « Pêcheurs d'hommes ».

Sète. — Deux faits donnent la conviction que la fête de Saint Pierre y fut jadis célébrée.

Il y a d'abord l'existence d'une église dédiée à Saint Pierre, « erectum anno D.M.DCCC.XXX » dit une inscription peinte sur la façade, qui a été bâtie dans un faubourg à ce moment éloigné de la ville et habité par des pêcheurs ; il était au voisinage d'une bordigue aujourd'hui disparue, mais dont l'existence est attestée par un privilège daté de 1685. C'était la paroisse d'une population de pêcheurs.

Deuxièmement, il est à noter qu'il existe dans la salle des

prudhommes de la mer, une nacelle, de trois mètres de long environ que chacun sait avoir été la barque de Saint Pierre. Un ancien tient de son père qu'elle figurait dans des processions et qu'elle servait de piédestal à la statue du saint protecteur ; un autre croit se souvenir que cette procession partait autrefois de l'église Saint Pierre et nous avons l'impression qu'il ne se trompe point.

Les pêcheurs de l'étang qui ont habité de tout temps le quartier de la bordigue, étaient surtout qualifiés pour célébrer la fête de Saint Pierre. Autochtones ou tout au moins issus des villages riverains de l'étang, ils avaient depuis des années l'esprit corporatif et le culte de Saint Pierre. Les pêcheurs de la mer par contre n'ont pas les mêmes traditions. De souche italienne pour la plupart, ils vivent près de leurs bateaux, au quartier de la Consigne. Leurs convictions religieuses sont telles qu'ils ne manquent point de s'incliner devant les saints de leur pays d'adoption, mais qui oserait croire qu'ils les préfèrent à leurs saints nationaux ?

La barque de Saint Pierre est pourtant passée de la prud'homie de l'étang à la prud'homie de la mer et il faut attribuer à cette dernière le rétablissement d'un culte oublié depuis près de cent ans. On continuait bien à dire tous les 29 juin de chaque année, une messe mais les femmes seules y assistaient. Le 4 août de cette année (1948), la fête de Saint Pierre est redevenue une grande fête et elle a été célébrée avec éclat. Après avoir pris place dans le chœur de l'Eglise Saint-Louis la barque de Saint Pierre a été portée en procession jusqu'à la mer.

Une musique (une musique qui n'avait rien de religieux) marchait en tête du cortège, puis venaient les jouteurs, la lance à la main, suivis de leurs hautbois, puis les mousses du vaisseau-école le « Gabès », les détachements de la police, de la gendarmerie, de l'armée, de la Croix-Rouge, enfin la barque de Saint Pierre portée par six marins vêtus de tricot à raies bleues et blanches et de pantalons blancs, précédés des pêcheurs tenant une gerbe de fleurs, suivis du clergé, des autorités civiles et maritimes. Ils allaient vers le vieux port où les chalutiers les attendaient, pour les conduire en mer et y jeter la gerbe symbolique du souvenir durant une minute de silence.

Peut-on considérer cette fête de Saint Pierre où se trouvaient réunis pêcheurs, mousses et jouteurs comme un acte de foi ? Aurait-elle eu lieu et, en particulier les autorités y auraient-elles participé, si elles n'avaient pas été suivie d'un pieux hommage aux marins disparus en mer ?

Quelques hommes âgés, qui n'ont évidemment jamais assisté à l'ancienne procession, ont conservé le souvenir d'un bûcher qui était allumé, le 29 juin, à la pointe de la Bordigue. Cette pointe est tournée vers Bouzigues. Le feu n'était-il pas le résultat d'une contamination folklorique ? Il pouvait être aussi le vestige d'une fête tombée en désuétude.

Valras - Sérignan (1). — Il y a peu d'années, Valras était une plage déserte où les pêcheurs de Sérignan venaient camper dans des « paillotes », mais Valras a acquis la vogue. Il est devenu une ville et les pêcheurs ont abandonné Sérignan. Par suite, le culte de Saint Pierre a changé de cité. L'église de Sérignan conserve pourtant un chapiteau du XII^e siècle représentant le crucifiement de Saint Pierre ; le culte des pêcheurs aurait-il une aussi lointaine origine ? Quoi qu'il en soit, il y avait dans ce village une procession où figurait Saint Pierre monté sur sa barque et porté par douze pêcheurs en redingote noire, en pantalons blancs et en chapeau haut de forme.

Cette fête, depuis vingt ans environ, est célébrée à Valras. Elle a lieu le 29 juin. Au retour de l'évacuation, il fut question de la remettre au dimanche suivant cette date. On comptait sur les pêcheurs, ils s'y refusèrent et voulurent maintenir la tradition. Il ne s'en suit pas qu'ils aillent entendre la messe, c'est la part de leur femme. Mais l'après-midi, à la bénédiction des bateaux, aucun d'eux n'est défaillant. Le curé, accompagné d'un prédicateur et les fidèles se rendent à la plage où le prédicateur commente les textes relatifs à Saint Pierre, puis il monte sur une barque, défile devant les bateaux et les bénit. Variante locale d'une cérémonie qui se pratique avec moins d'éclat dans les autres ports.



Les pêcheurs de Sète qui ont si brillamment fêté cette année la Saint Pierre, sont ainsi qu'il a été dit d'origine italienne. Leurs pères ont importé une dévotion assez singulière ; la Chapelle des Pénitents est devenue la leur ; ils y ont porté leurs Saints, je dis « leurs » parce que ces Saints sont au nombre de deux : Saint Côme et Saint Damien. C'était deux Saints assez jeunets à en juger du moins par leurs statues ; ils les remplacèrent bientôt par des Saints d'âge mûr qu'ils firent, dit-on, venir d'Italie : ceux-là seuls étaient bien leurs Saints.

Leur fête qui, aujourd'hui, n'est plus célébrée (leur chapelle a été victime de la dernière guerre), avait lieu le 27 septembre ; elle débutait par une messe solennelle où leur foi se manifestait par des pratiques étranges. Les mères y accompagnaient leurs enfants qu'elles vouaient aux Saints jusqu'à l'âge de cinq ans. Elles les revêtaient à cette occasion d'un costume de velours où l'on devait trouver cinq couleurs différentes : ils portaient le plus souvent une veste violette, une culotte verte bordée d'un liséré jaune et une mante rouge, de cette couleur criarde dont les saints de plâtre sont souvent parés ; ils avaient, en outre, des bas jaune canari et un galon doré qui complétaient la série rituelle des couleurs. Le vêtement des fillettes ne comportait guère que le vert et le violet.

(1) Je dois la plus grande partie de ces documents à M. l'Abbé Estournet et à M. le Curé de Valras. Je ne saurais décrire cette cérémonie sans leur exprimer ma respectueuse reconnaissance.

Tous ces enfants devaient conserver leur costume jusqu'à ce qu'ils fussent élimés et, le jour où ils le posaient, leurs parents devaient les brûler.

Il est douteux que Saint Côme et Saint Damien intervinssent dans la vie professionnelle de ces pêcheurs mais ils étaient leurs saints ; ils les avaient apportés avec eux, comme des Pénates. Hélas ! ce culte n'a pas duré. La dernière guerre a mis un terme à cette cérémonie pittoresque ! La chapelle est fermée ; les usines ne livrent plus de velours de couleur... Comment pourraient-ils, dans ces conditions, vouer leurs enfants à leurs Saints ?

**

Si l'on met à part cette fête de Saint Côme et Saint Damien dont le culte fait penser à certains rites magico-religieux, le folklore des pêcheurs héraultais est surtout caractérisé par des pratiques religieuses.

Le culte de Saint Pierre n'est d'ailleurs plus célébré avec la ferveur d'autrefois. On a tendance à considérer ce déclin comme un effet de la diminution de la foi... A la vérité, les pêcheurs du golfe du Lion sont peu exposés à la tempête et oublient par cela même leur Saint protecteur, mais la principale cause de la disparition de leur pieuse et ancienne coutume est la disparition des corporations.

A moins que le goût de la parade et du spectacle ne remette en honneur certaines pratiques comme il est advenu à Sète récemment, il ne restera sans doute bientôt plus du folklore des pêcheurs, que l'exposé de quelques superstitions et de quelques dictions.

J. HERBER.

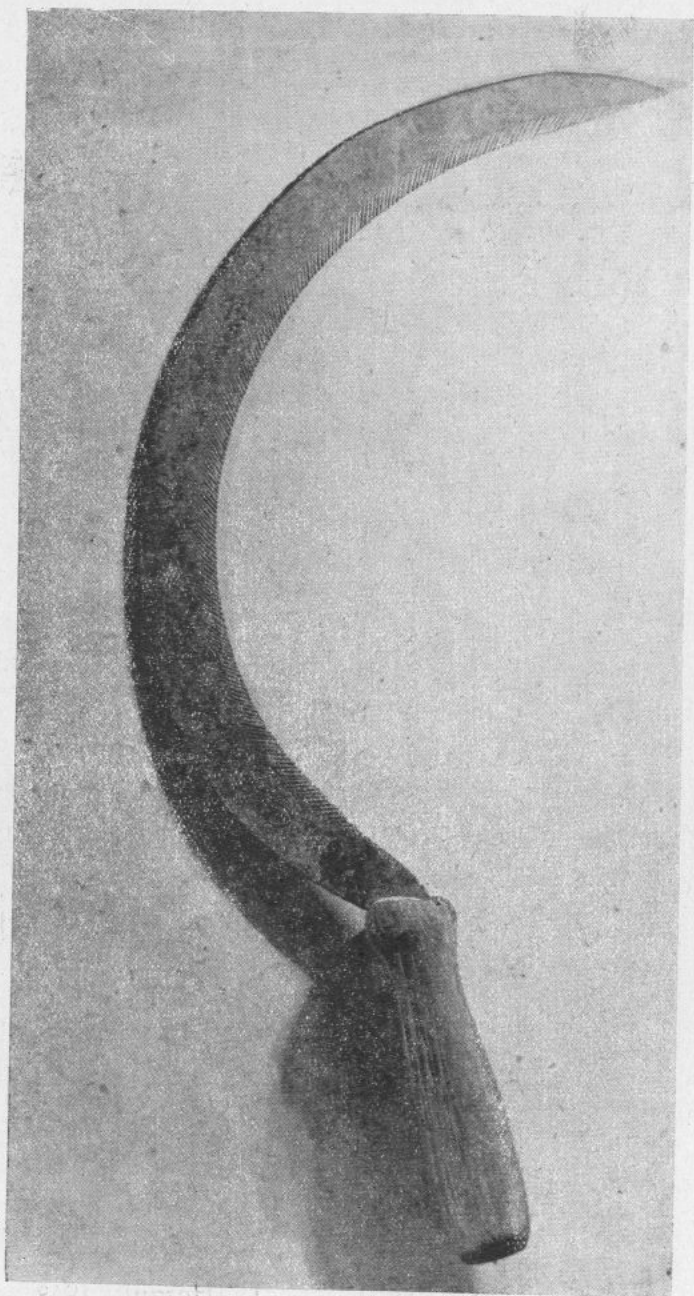
La faucille "à dents de scie" en Languedoc et dans le Comté de Foix

« Sur les trois zones actuelles, Europe, Afrique blanche, Proche-Orient et Extrême-Orient, on rencontre aussi bien des faucilles à tranchant normal que des faucilles à dents de scie », écrit M. LEROI-GOURHAN (1). En France, la faucille en dents de scie est remontée jusque dans le Nord, la faucille lisse est descendue jusqu'aux Pyrénées. La plus ancienne est sûrement la faucille dentée qui procède d'un ancêtre lointain : « la mâchoire de ruminant dont les dents étaient remplacées, dans la Palestine préhistorique, par des lames de silex » (Leroi-Gourhan). La faucille lisse se rencontre dès l'âge de bronze, en Europe et dans le proche-Orient.

1) Leroi-Gourhan. Milieu et Techniques. Paris. Albin Michel. 1948.



La fête de Saint-Pierre, à SÈTE (Hérault) 1948



FAUCILLE A DENTS DE SCIE

fer - manche bois - ouverture : 0^m 30 - longueur du manche : 0^m 12
sur la face gauche de la lame, les dents se prolongent en stries obliques.
Stries et dents cessent à 1 cm de la pointe.

Provenance : Ferme de Font-Maury (St Julia)
entre St Julia (H.-Garonne) et Mouzens (Tarn)

Destination : moisson.

(Laboratoire d'Ethnographie régionale de Toulouse : N° 48-42-212)

Il est possible qu'en France elle ne se soit largement répandue qu'à l'âge du fer. Quoi qu'il en soit, elle fait partie de l'outillage agricole, déjà fort perfectionné, des Celtes, tandis qu'en Provence, parallèlement, elle continue un type ligure peut-être plus ancien.

Tous les départements actuels, formés dans le cadre de l'ancienne province de Languedoc, ont connu une faucille finement dentée de 0 m. 30 à 0 m. 40 d'ouverture, avec laquelle on sciait le blé. Il ressort de nos enquêtes que l'Ariège, la Haute-Garonne, le Tarn et l'Aude, l'ont pratiquée au moins jusque vers 1840. Massol (2) dit que les femmes étaient employées comme les hommes à scier le blé dans le Tarn en 1818. Je n'ai pas de renseignements sur la date à laquelle elle aurait été abandonnée dans l'Hérault. Pour le Gard, on peut admettre avec M. Charles PARAIN (3) que lorsque RIVOIRE écrivait en 1843 (4) que les blés étaient sciés, il faisait implicitement allusion à une faucille dentée en usage de son temps.

On sait qu'au début de ce siècle, la Moisson en Languedoc se présentait comme l'un des phénomènes de coopération les plus caractéristiques entre la Montagne et la Plaine. Dans l'Hérault et le Gard, les moissonneurs étaient des montagnards de l'Aveyron, de la Lozère et du Vivarais ; Dans l'Aude, ils descendaient de la Montagne-Noire et du pays de Sault. Pourtant, de nos jours, c'est la montagne qui a perdu tout souvenir de la faucille dentée (En 1948 je n'en trouve plus trace dans l'Ariège ni dans la Montagne-Noire) tandis que la plaine semble en avoir conservé un souvenir plus net. Et c'est à Saint-Julia (Hte-Garonne) pays de côteaux, que j'ai découvert la faucille reproduite sur la planche ci-jointe. Mais, il ne faut pas en conclure, comme je l'avait fait tout d'abord, que la faucille à dents de scie était un outil de la plaine, tandis que le volant, qui l'a remplacée, aurait été l'outil de la montagne.

Il semble que les montagnards se soient d'abord servis de la faucille dentée, puis, qu'ils l'aient abandonnée pour la grande faucille lisse. Il y a du y avoir une marge de temps (1840-1845) où les gens de la plaine utilisaient encore la faucille dentée, alors que les « spécialistes » montagnards n'usaient plus que du volant. C'est ce que peut avoir enregistré Rivoire, écrivant, en 1843, que les habitants du pays se servaient de la petite faucille demi-circulaire ordinaire... mais que la plupart des montagnards employaient une faucille beaucoup plus longue et plus ouverte, dont le manche faisait un angle avec le plat de la lame... Et l'on sait que les deux outils ne comportaient pas la même technique d'emploi : avec le volant, on frappait à grands coups sur le chaume : on « battait » le blé. Avec la faucille dentée, on le « sciait ».

2) Massol : Description du département du Tarn. Albi. 1818.

3) Ch. Parain : L'évolution de l'ancien outillage agricole dans l'Aude et les départements voisins au cours du 19^e siècle (culture des céréales). « Folklore ». Juillet-Décembre 1940.

4) H. Rivoire : Statistique du département du Gard. Tome 2. Nîmes. 1843.

Les raisons qui expliquent la substitution de la faucille lisse à la faucille dentée sont nombreuses. Comme le dit M. Parain, « le volant donne une paille plus longue ; Il est plus expéditif ». De fait, les gens de la plaine étaient littéralement émerveillés de l'agilité des moissonneurs montagnards. Le Folklore des pays de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, nous a transmis de nombreux récits où l'on voit que leur rapidité et leur « rendement » étaient mis souvent sur le compte de pratiques de sorcellerie tenues pour condamnables. Les montagnards étaient accusés, dans l'Aude, de retenir captifs dans le manche de leurs volants, les mauvais esprits qui leur servaient d'auxiliaires et qui s'échappaient, parfois, sous forme de moucherons ; Dans le Gard, d'avoir fait un pacte avec le Diable. M. Maffre a relevé (notamment à Rouffiac-d'Aude) et M. Férand, dans la plaine de l'Hérault, des récits merveilleux qui nous révèlent — indirectement — que la supériorité du volant sur la faucille dentée avait été, dès l'abord, si bien reconnue de tous, que, chez les plus superstitieux, elle passait pour maléficiée...

On peut penser aussi que la faucille à dents, héritière d'une tradition très ancienne et magnifiquement perfectionnée, s'avérerait, somme toute, d'une technique coûteuse et inutile. Elle devait s'user très vite, se transformer en une faucille lisse, « ébréchée » ; Elle était difficile à réparer.

FAHRHOLZ (5) avait noté — Et M. Parain après lui — que le Comte de Foix connaissait deux faucilles à moissonner : la *faus* (Orlu, Orjeix, Ascou, Lapège, vallée de Saurat) et le *voulam* (Vèbres, les Cabannes, Le Pech, Verdun, Larcat, Axiat, Bestiac). Et il pensait que la *faus* était, à l'origine, une faucille dentée comme la *falç* catalane. Je crois qu'il faut tenir cette hypothèse pour vérifiée. Le double procédé sur lequel insiste M. Parain, dont l'un correspondait à l'emploi de la faucille dentée (on coupait de la main droite une poignée de tiges que l'on avait saisie de la main gauche) et l'autre, exclusivement, à celui du volant (on inclinait les gerbes du bras gauche et du revers de la main, tandis que l'on frappait à grands coups sur le volant se retrouve non pas seulement dans l'Ariège, mais dans le Haut-Languedoc, comme survivances de deux techniques appartenant bien à deux outils différents.

Quant aux types de faucilles dentées, M. Parain croit qu'il en a existée au moins deux : un type primitif demi-circulaire dont la pointe ne dépasse pas l'axe prolongé du manche et un type perfectionné dont il a signalé la persistance dans la région d'Arles. Je n'ai retrouvé en Languedoc qu'un hybride : la Faucille de Saint-Julia, en effet, moins étirée que dans le type Sarladais, voit sa pointe déborder quelque peu le prolongement de l'axe du manche. Le pays de Sault (Aude) a gardé le souvenir, assez précis, d'une faucille dentée, plus allongée, et, somme toute, semblable par sa forme au volant. Mais je n'ai jamais pu l'observer.

René NELLI.

5) G. Fahrholz : *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège*. Hamburg. 1931.

L'ULHART

Conte populaire

I a pla tens d'aco, apramout, dins las mountanhos de Sant-Bouroulumi, al dessus de Mounsegur, un oumenas bibio tout sol dins uno caunho. Ero à meitat salbatge, pelut coumo un outs, fort coumo un biou è grand coumo un artibet. Pourtabo uno barbo bluenco qu'i arribabo juscas as denouhls. La caunho èro grandò è adoubabo coumo un oustal : sul dabant i abio uno cousino and'uno chiminhèro è un gros pairol toujoun penjat as cremalhs ; darrè la cousino èro uno crambo e un lèit groussiè fèit ande ramos è falièros secos ; al coustat de la crambo i abio uno grandò bordo pleno de fedos.

Aquel oumenas n'abio pus qu'un èl almièl del frount ; es per aco que s'apelabo l'Uhart. A l'aire bibio res que de car : el se manjabo forço fedos è forço gibiè ; mè dins le pais dision que se manjabo tabes les omes, las fennos è les mainatges que poudio atrapa. Tabes tout le moundo abio pou è digus gausabo pas sourti tout soul, la nèit. Quant un mainatge n'èro pas sage è que se boutabo à jarnega, la fasion calha an i disen : « Bau fè beni l'Uhart per que te mange ».

Un cop, un junome de Fouich, d'unis 18 ans, qu'èro mountat debès aquelos mountanhos, fousquèc suspres per la brumo è posquèc pos tourna trouba le cami per s'arretira. Caminèc tout le joun per cerca un carrairou, mè la nèit arribèc que n'abios pos encaro troubat cap. Dins d'abord, rebeatat à ranquejan, arribèc dabant la caunho de l'Uhart. Bejèc un lum à trabets la porto è truquèc.

— Qui es aco ? demandèc l'ome pelut.

— Un junome que s'es perdut.

Alabets la porto s'alandèc bitoment.

— Dintro, dintro, diguèc l'Uhart. Aci i a tout ço que cal. Bas manja, te calfa è l'apausa.

Le junome dintro è te bets un poulit foc que flambabo. Al miè de la cousino i abio uno grosso tauolo pleno de biures, e as saumiès penjabon salcissots, cambajous è garros. Sul foc, toutjoun le gros pairol unt quicom cousio.

— Justoment m'anabo bouta à soupa, diguèc l'Uhart. Coumo dibes abe talent, anan soupa amasso.

Fa assièta le junome, i bailho uno sièto è t'i abanto un tros de car dedins. Mè le paouro s'abiso què benio d'i douna un boussi de quèicho de drolle, roustido sus las brasos.

— Boli pas car, i diguèc el, le fasti as pots.

— Iè que badinos ? Manjo, manjo ! Autant se t'en penjo à l'aurelho !

Alabets le junome coumprenquèc sul cop è se bejèc perdut.

— Se me boli salba d'aci, pesèc el, mè cal èstre rusat è abe pos pou.

E malgrat qu'aco i fasquèsso pla fasti, se manjèc le boussi de car. Apèi, se bremban qu'abio encaro un pauc d'aigordent dins la bouto, ne fa beure dos o tres rajados à l'Uhart. E coumo aquesto, que bebio res que aigo, troubèc aco pla bou, s'acabèc tout ço qu'i abio dins la bouto. Dins l'afè de res fouquèc pintat è s'endurmisquèc al mièi de la cousino.

Alabets le junome se couito de fè rouenta la cugo de la fourroulho dins la brasos ; è quand fusquèc pla quento, te la planto dins l'èl de l'Uhart.

Bous debèts pensa qu'aco le rebiscoulèc cop sec !

— Mal foc del cèl, cridèc el, aqueste cop t'i cal passa ! Ja m'escaparas pos : la caunho est pla tampado !

E se bouto à fè le tour de la cousino per ensaja d'etsipa le paurou. Mè coumo s'i besio pos pus, el anabo estrabunca deçà è delà.

Le junome te dèrb bitoment la porto del parsou de las fèdos è te sauto demèts las bèstios. Quand entendèc la porto que se tournabo tampa, l'Uhart coumprenquèc ço qu'abio fèit

— Ja te podes amaga dins la bordo, cridèc el, aro ès dins la presou. Nous troubaren dema maiti, t'en respoundi !

E bouto le fourroulh à la porto...

L'endema maiti l'Uhart dèrb un chicoi la porto pel parsou, s'escarralho al mièi del passatge è crido las fèdes per las fè sourti. Se las fa passa uno per uno entran las camos è ius i palpo la lano en las coumptan :

— Passo tu qu'as lano, passo tu qu'as lano, disio al cado cop que ne passabo uno.

Quand bejèc aquelo manubro, le prisouniè perdèc pos soun tens : s'abisèc que sus uno pèrjo i abio qualquos pèls de fèdos penjados. Bitoment s'en bouto uno sus l'esquino, se met à quatre patos è passo entran las camos de l'Uhart, mentre qu'aqueste disio an le palpan : « passo tu qu'as lano ».

Quand le junome fousquèc deforo, se boutèc à fuge an cri-dan :

— Aro que me trufi de tu !

— Tounèrro de tounèrro, que m'a descapat ! ça diguèc l'Uhart. (1)

TRADUCTION

LE CYCLOPE

Il y a bien longtemps de cela, là-haut, dans les monatgnes de Saint-Barthélémy, au-dessus de Montségur, un homme énorme vivait seul dans une grotte. Il était à moitié sauvage, velu comme un ours, fort comme un bœuf et grand comme un mât. Il portait une barbe bleuâtre qui lui arrivait jusqu'aux genoux. La grotte était vaste et aménagée comme une maison : sur le devant il y avait une cuisine avec une cheminée dans laquelle se voyait un chaudron suspendu à la crémaillère ; derrière la cuisine était une chambre avec un lit grossier fait de feuilles de fougères sèches ; à côté de la chambre il y avait une grande bergerie remplie de brebis.

Cet homme n'avait qu'un seul œil au milieu du front ; c'est pour cela qu'on l'appelait le Cyclope. Il paraît qu'il se nourrissait exclusivement de viande : il mangeait beaucoup de brebis et beaucoup de gibier ; mais dans le pays on disait qu'il mangeait aussi les hommes, les femmes et les enfants qu'il pouvait saisir. Aussi tout le monde avait peur et personne n'osait sortir seul, la nuit. Quand un enfant n'était pas sage ou qu'il se mettait à pleurnicher, on le faisait taire en lui disant : « Je vais faire venir le Cyclope pour qu'il te mange ».

Une fois, un jeune homme des environs de Foix, âgé de dix-huit ans tout au plus, qui était monté vers ces montagnes, fut surpris par le brouillard et ne put retrouver son chemin pour rentrer. Il chemina toute la journée pour chercher un sentier, mais la nuit arriva qu'il n'en avait encore trouvé aucun. Bientôt, crevé de fatigue et boitant, il arriva devant la grotte du Cyclope. Il vit une lumière à travers la porte et frappa.

— Qui est-ce ? demanda l'homme velu.

— Un jeune homme qui s'est égaré.

Alors la porte s'ouvrit vivement toute grande.

— Entre, entre, dit le Cyclope. Ici il y a tout ce qu'il faut. Tu vas manger, te chauffer et te reposer.

Le jeune homme entre et voit un joli feu qui flambait. Au milieu de la cuisine il y avait une grande table pleine de vivres, et aux poutres pendaient des saucissons, des jambons et des jarrets. Sur le feu, toujours le gros chaudron dans lequel quelque chose cuisait.

— Justement j'allais me mettre à souper, dit le Cyclope. Comme tu dois avoir faim, nous allons souper ensemble.

(1) D'après le récit de Madame Pibouleau, à Fauché, commune de Fougax-et-Barrineuf, aujourd'hui décédée. On reconnaîtra aisément dans ce conte l'une des versions — popularisées sans doute au 16^e siècle — de l'épisode célèbre de Polyphème (chant IX de l'Odyssée).

Il fait asseoir le jeune homme, lui donne une assiette et y jette un morceau de viande dedans. Mais le pauvre s'aperçoit qu'il venait de lui donner un morceau de cuisse d'enfant, rôtie sur les braises.

— Je ne veux pas de viande, lui dit-il, le dégoût aux lèvres.

— Hé, tu plaisantes ! Mange, mange ; il t'en est réservé autant !

Alors le jeune homme comprit tout de suite et se vit perdu.

— Si je veux me sauver d'ici, pensa-t-il, il me faut être rusé et n'avoir pas peur.

Et malgré que cela lui donnât bien du dégoût, il mangea le morceau de viande. Ensuite, se rappelant qu'il avait encore un peu d'eau-de-vie dans sa gourde, il en fit boire deux ou trois gorgées au Cyclope. Et comme celui-ci, qui ne buvait que de l'eau, trouvait cela bien bon, il finit tout ce qui restait dans la gourde. En peu de temps il fut ivre et il s'endormit au milieu de la cuisine.

Alors le jeune homme se hâta de faire rougir la queue de la pelle à feu dans les braises ; et lorsqu'elle fut bien rouge, il l'enfonça dans l'œil du Cyclope.

Vous devez penser si cela le réveilla subitement :

— Tonnerre de Tonnerre, hurla-t-il, cette fois-ci tu vas mourir ! Certes tu ne m'échapperas pas : la grotte est bien fermée !

Et il se met à faire le tour de la cuisine pour essayer de saisir le pauvre. Mais il était maintenant aveugle et il allait trébucher deci et delà.

Le jeune homme ouvre vivement la porte de la bergerie et se réfugie parmi les bêtes. Lorsqu'il entendit la porte se refermer, le Cyclope comprit ce qu'il venait de faire.

— Tu peux bien de cacher dans la bergerie, cria-t-il, maintenant tu es dans la prison. Nous nous retrouverons demain matin, je te l'assure !

Et il mit le verrou à la porte.

Le lendemain matin, le Cyclope entr'ouvrit la porte de la bergerie, se plaça à cheval au milieu du passage et appela les brebis pour les faire sortir. Il les fit passer une à une entre ses jambes en leur tâtant la laine et en les comptant :

— Passe toi qui a de la laine, passe toi qui a de la laine, disait-il chaque fois qu'il en passait une.

Quand il vit cette manœuvre, le prisonnier ne perdit pas son temps : il aperçut sur une perche quelques peaux de brebis qui pendaient. Vivement il en mit une sur son dos, se plaça à quatre pattes et passa entre les jambes du Cyclope pendant que celui-ci disait en le tâtant : « Passe toi qui a de la laine ».

Lorsque le jeune homme fut dehors il se mit à fuir en criant :

— Maintenant je me moque de toi !

— Tonnerre de Tonnerre ! il m'a échappé ! dit le Cyclope.

Adelin MOULIS.

LES LIVRES

Arnold van Gennep. Manuel de folklore français contemporain. Tome premier. 3^e partie. Cérémonies périodiques cycliques. PARIS A. et J. PICARD et C^o. 1947.

Après nous avoir fait connaître les coutumes « de la naissance à la mort », A. van GENNEP décrit dans ce nouveau volume les « cérémonies cycliques » en France ou du moins il en entame l'étude car il n'en achèvera la description que dans le prochain volume de son manuel.

Il groupe ces cérémonies en trois catégories :

— les *cérémonies cycliques* « qui s'exécutent pendant des périodes plus ou moins longues et correspondent plus ou moins aux saisons » ;

— les *cérémonies calendaires* qui sont fixées par le calendrier solaire et ne durent généralement qu'un jour ;

— enfin les *cérémonies agraires* qui sont bien souvent intimement liées à la fête d'un Saint.

On pressent qu'il n'y a pas entre ces trois catégories un rideau de fer qui mette obstacle à la convergence ou à la contamination des rites. L'auteur le sait bien et ses commentaires sont tels que la clarté de sa classification n'en souffre point.

Ce volume est, comme ceux qui l'ont précédé, la synthèse d'enquêtes personnelles et d'une copieuse bibliographie. Il est uniquement consacré aux cérémonies de *carnaval*, de *carême* et de *Pâques*.

Le lecteur de notre région qui prendra cet ouvrage en main, ne manquera pas de rechercher les coutumes de sa ville ou de son village ; je l'avise qu'il en résultera pour lui quelque déception. Et, comme il ne pourra en faire reproche à A. van GENNEP, il jugera de la part qu'il aurait pu prendre au reculement de notre folklore régional s'il les lui avait signalés.

Il lui eut été aisé, par exemple, de nous documenter sur *pasquette*. C'est une petite fête qu'A. van GENNEP ne manque pas de commenter mais il n'en cite que peu d'exemples récents. A Saint-Côme (Aveyron), nous dit-il, le dimanche de Quasimodo, vieux et jeunes vont (ou allaient) après vêpres, faire *salta Piou* et si l'un d'eux le laisse tomber, il lui est infligé une amende. Mais il n'en est pas ainsi partout. Au Fayet (Aveyron également) on dit : *Pasqueta, l'aumeleta* et on y mange, une seconde fois, l'omelette pascalle ; à Pinet (Hérault), pasquette est prétexte — pour les jeunes gens et les jeunes filles — à manger une crème... Et à Vias (Hérault), ne tuait-on pas (on le dit du moins) un bœuf gras à cette occasion ?

Qu'est pasquette dans l'Aude ? De quelle cérémonie est-elle le prétexte ? On ne le sait, mais ceux qui désormais l'observeront, donneront un sens à des manifestations qu'ils considéraient comme des amusements de jeunes gens !

J'ai cité ces exemples pour montrer que le Manuel d'A. van GENNEP répondait à un besoin. Nous avions de nombreux guides qui nous dirigeaient sur les routes, qui nous signalaient les monuments, aucun ne nous faisait connaître les coutumes de notre pays. Nous avons enfin le livre qui comble cette lacune. Réunion de matériaux judicieusement classés, savamment commentés accompagnés de cartes qui fixent l'aire des coutumes, il nous apprend la signification de fêtes et de cérémonies qui doivent nous être chères parce qu'elles sont l'héritage de nos aïeux.

J. H.

Le Livre des contes populaires tziganes, traduits de plusieurs langues ou écoutés en anglais. Choisis et préfacés par Dora YATES.

Madame Dora YATES préface et publie (London Phoenix house) de remarquables contes tziganes. Le recueil est illustré de quelques photos ; et se divise en deux parties :

Contes recueillis dans le pays de Galles par John Sampson et qu'il a fallu traduire du Romani. Au même groupe on attache des contes entendus en Pologne et très voisins des premiers : (ces contes ont été transmis, dans la prison de Cracovie, à Isidor Kopernicki par John Choron). Contes bulgares, contes hongrois, en petit nombre et assez décevants, contes tziganes de Roumanie (Docteur Moïse GASTER) John Sampson a vérifié et mis au point les traductions. Il a fait un choix sévère. Il le fallait. Tout ce qui concerne les tziganes exerce une forte action sur l'imagination. Des écrivains, des savants, même, comme BORROW sont responsables de la figure romantique prêtée longtemps à cette race asiatique, errante depuis cinq cents ans. D'autres, et c'est presque plus grave n'ont vu dans les romanichels que des vagabonds.

Grâce à quelques chercheurs, la vérité cependant émergeait d'un chaos d'erreurs.

BORROW — l'intolérant. L'américain : Charles Godfrey LELAND dont les **Mémoires** contiennent de singulières histoires ; moins étranges que sa bibliographie, par sa nièce, Elisabeth Robins PENNEL. Il a publié : « **Les tziganes anglais et leur langue** » et aussi « **Sorcellerie tzigane et dits de bonne aventure** ».

Citons encore Francis Hindes GROOME — celui qui appelait notre John SAMSON le Grimm des Romanichels. Et signalons

qu'on nous le donne pour l'auteur d'un roman aussi atroce que Jude l'Obscur et orageux que les Hauts de Hurlevent. Ce roman, ainsi loué par Rupert CROFT-CROOKE, auteur d'un avant-dire plein d'utiles détails — aurait paru en 1896 sous un titre malheureux : **Kriegspiel**.

La deuxième partie de ce livre contient 15 contes, écoutés de l'anglais. Seront-ils moins originaux ? Il ne semble pas. Plus adaptés à notre sensibilité ; je ne dis pas plus vraisemblables. Les contes sont en peine d'une vérité qui n'est pas la nôtre ; qui n'en est pas moins précieuse : la vérité du désir. *Ils sont les redresseurs de l'imagination.*

DORA YATES nous attache souvent par des observations fines ou des faits poétiques qu'elle se borne à nous suggérer.

Ceux qui écoutent le conte le savent aussi parfaitement que le narrateur : ils l'écoutent en eux-mêmes tout en surveillant les gestes et les intonations de celui qui parle pour tous. Si celui-ci reste court, comme on l'a vu plus d'une fois, le récit est repris dans le ton, par un auditeur. La tradition du conte gitane serait le conservatoire des voix défuntes.

Nous avons enfin, dans ce recueil, des contes de mensonges, toujours attribués à un personnage semi-légendaire : Appy, Absalom.

Il faut introduire cette somme dans les bibliothèques de folklore. Erudition très sûre et extrêmement discrète. On ne s'entretient ici d'ethnologie qu'à voix basse, comme s'il s'agissait seulement d'assigner une origine sûre à ces ruisselantes sources de poésie universelle.

Joe BOUSQUET.

BIBLIOGRAPHIE DU FOLKLORE AUDOIS ⁽¹⁾

II. - ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE (suite)

C. - LES DIVERTISSEMENTS

2° - Réceptions Princières (suite)

- 514 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI 1° partie — p. 120 — le 19 octobre 1632 à Carcassonne réception de Louis XIII et de la reine.
- 515 **Narbonne.** — *Importance registres de paroisses* — p. 13 — le 18 septembre 1633 entrée à Narbonne du gouverneur de Languedoc, le duc d'Hallvin.
- 516 **Dejean.** — *Nicolas Pavillon* — p. 38 sq. — en 1639 à Caunes-Minervois réception de l'évêque Pavillon.
- 517 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI. 1° partie — p. 122 — le 2 novembre 1641 réception à Carcassonne du maréchal de Brézé, vice-roi de Catalogne — arcs de triomphe, artillerie, musique (extr. registres consulaires).
- 518 **Bouges.** — *Histoire Carcassonne* — p. 448 — en Janvier 1660 réception de Louis XIV (voir Mahul : *Cartulaire* — t. VI. 1° partie — p. 131).
- 519 **Hyvert** (Roger). — *Fêtes et réjouissances publiques au XVII^e siècle* — S.A.S.C. 1945 — p. 304 sq. — le 30 décembre 1659 à Carcassonne réception de Louis XIV — description des préparatifs et de la visite royale — (extr. archives communales).
- 520 **Charpentier.** — *Une visite princière à Carcassonne* — du 20 au 22 février 1701 réception des petits-fils de Louis XIV, Louis Duc de Bourgogne, et son frère le Duc de Berry.

(1) Voir N° 38 à 51.

- 521 **Charpentier** (Chanoine Léon). — *Deux Etats de Mobilier à Carcassonne en 1701*. — S.A.S.C. 1909 — p. 1 sq. — le 31 août 1701 réunion des Etats de Languedoc à Carcassonne — réception du Gouverneur, Charles de Grolée Virville.
- 522 **Charpentier**. — *Une réception de Chanoine dans le Chapitre de Carcassonne* — réception en 1723 d'un chanoine de la Cathédrale St-Nazaire (procès-verbal consigné par notaire royal).
- 523 **Mahul**. — *Cartulaire* — t. V. p. 512 — le 22 avril 1731 à Carcassonne entrée solennelle de Mgr l'Evêque de Bezons.
- 524 **Poux**. — *Cité Carcassonne : le Déclin* — p. 243-244 — les 22 octobre 1717 et 5 février 1755 réceptions des comtes de Lordat, gouverneurs de la Cité — cortège des mortes-payes avec tambours et fifres — présentation des clés.
- 525 **Jourda** (Pierre). — *Les préparatifs d'un voyage princier au XVIII^e siècle* — C.A.N. 1942 — t. XXI — 1^o partie — p. 18 sq. — en prévision de la visite de l'infant don Philippe, à Sigean et à Narbonne (fin de l'année 1741 — début 1742).
- 526 **Caillard** (René). — *Mœurs, usages, habitudes et coutumes de la ville de Narbonne* — C.A.N. 1910 — 1^o semestre — p. 145 sq. — description des fêtes données en 1770 pour la réception de Mgr l'Archevêque Dillon — danses des « treilleuses ».
- 527 **Mahul**. — *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 142 — le 11 mars 1786 réception à Carcassonne de Mgr Dillon, Archevêque de Narbonne.
- 528 **Mahul**. — *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 162 — en août 1791 entrée à Narbonne de Mgr Besaucèle (poésie dédiée à l'évêque constitutionnel).
- 529 **Trouvé**. — *Description Aude* — p. 432 sq. — en février 1814 passage du Pape Pie VII — ses arrêts dans les villes du département — (voir Mahul : *Cartulaire* — t. 1 — p. 359 — ibid. — t. VI. 1^o partie p. 190).
- 530 **Doinel** (J.). — *Récit du passage de Pie VII à Alzonne et à Moux en février 1814* — S.A.S.C. 1904 — p. 127 sq. — (extraits des registres municipaux).
- 531 **Trouvé**. — *Description Aude* — p. 435 — le 18 mars 1814 passage de Ferdinand VII roi d'Espagne — il s'arrête à Carcassonne — descend à l'Hôtel St-Jean-Baptiste — visite le pont-acqueduc de Fresquel (Voir Mahul : *Cartulaire* — t. VI — 1^o partie — p. 190).

- 532 **Trouvé.** — *Description Aude* — p. 438 sq. — passage du Duc d'Angoulême (fils du Comte d'Artois futur Charles X) — les 3 mai 1814 et 11 novembre 1815 ; sa réception à Castelnaudary et à Carcassonne — description des fêtes (voir Mahul : *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 192-196).
- 533 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 204 — le 20 novembre 1824 à Carcassonne sont reçus le prince Maximilien de Saxe et la princesse Anne-Amélie sa fille.
- 534 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 213 — le 13 septembre 1839 à Carcassonne réception de la duchesse et du duc d'Orléans (fils du roi Louis-Philippe).
- 535 **Mahul.** — *Cartulaire* — t. VI. 1^o partie — p. 222 — le 3 octobre 1852 à Carcassonne entrée solennelle de Louis-Napoléon, Président de la République — description des fêtes — feu l'artifice et « ballon ».
- 536 **Verdalle.** — *Carcassonne le 2 Juin 1855* — le 31 mai 1855 réception de Mgr l'Evêque de la Bouillerie, avec tout le cérémonial prescrit par décret du 24 Messidor an XII — dans journal « Le Courrier de l'Aude » — 2 juin 1855 — sa visite pastorale à Narbonne le 16 Juin — ibid. n^o du 20 Juin 1855.
- 537 **N...** — *Réception à Lagrasse le 22 octobre 1855 de Mgr de la Bouillerie et de M. Dabeaux, préfet de l'Aude* — dans journal « Le Courrier de l'Aude » — 31 octobre 1855.
- 538 **N...** — *Visite du Maréchal Niel à Carcassonne le 16 Juillet 1860.* — dans journal « L'Echo de Carcassonne » — 28-29 Janvier 1931.
- 539 **N...** — *Une réception épiscopale en 1873 à Carcassonne* — réception le 24 Juin 1873 de Mgr Leuillieux, Evêque de Carcassonne — dans journal « L'Echo de Carcassonne » — 10-11 février 1930.
- 540 **Poux.** — *Cité Carcassonne : la Restauration* — p. 492 — réception du Maréchal de Mac-Mahon, les 3 et 4 Juillet 1875.
- 541 **N...** — *Visites du Maréchal de Mac-Mahon à Narbonne et à Carcassonne les 3 et 4 Juillet 1875* — dans journal « L'Echo de Carcassonne » — 4 Juillet 1929.
- 542 **N...** — *Les Fêtes du Bi-Millénaire* — (données à Carcassonne en Juillet 1928) — réception de M. Gaston Doumergue, Président de la République — itinéraire du cortège officiel dans la haute-vallée de l'Aude — dans journal « La Dépêche de Toulouse » — 23-24 Juillet 1928.

(à suivre)

M. N.

LA REVUE PUBLIERA PROCHAINEMENT

Les Proverbes de l'Aude (suite) par Louis Alibert.

La Cuisine et la table dans l'Aude.

Bibliographie du Folklore Audois (suite) par Maurice Nogué.

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais Carcassonne.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900

1900